

PROFOS DE VIGNERONS

par Ernest de Montmollin

Avec mes meilleurs Compliments

Ernest de Montmollin

PROPOS DE VIGNERONS

par Ernest de Montmollin

Au cours des longues années pendant lesquelles j'ai dirigé les vigneronns de mon père, ceux de propriétaires qui voulurent bien me confier la gérance de leurs vignes et les miennes propres, je pense bien que j'en ai eu sous mes ordres près de la centaine. La plus grande partie connaissaient leur métier à fond et j'en eus de fort bons : Henri Pellet, Henri Rognon père et fils, Ménétrey, Auguste et Alfred Bonhôte (abstinent et salutiste!) Ernest Bétrix, Edouard Persoz, Ritzmann, d'autres moins qualifiés mais bons tout de même et aussi de fort médiocres. Que de réparties, de bons mots et autres cela ne représente-t-il pas?

A tout Seigneur, tout honneur. Alphonse Bourquin, probablement le neveu ou petit-fils du chef révolutionnaire de 1831, homme déjà âgé mais vigneron dans l'âme, bourru et d'une aménité douteuse, cultivait les vignes que mon père possédait au sud-est du cimetière de Beau-regard, excellentes vignes. Aujourd'hui plus un cep, mais des fabriques, voire une église, sur le sol où Bourquin ronchonait et laissait couler la bave de sa chique, car on chiquait le tabac de ce temps-là. Il habitait une petite maison, abritée comme toutes les vignes de ce quartier des Cailles par un grand mur de 5 m de haut les bordant au nord. Ce mur, qu'on longe en passant par la route des Poudrières menant au Vauseyon, avait été construit pour protéger les vignes du courant

froid des Gorges du Seyon qui rendait toute cette région très fraîche en été, trop froide au printemps. La fécondation de la fleur s'en ressentait. A quelque chose pourtant malheur est bon. Ce courant avait pour effet bénéfique d'éloigner le papillon de la cochyliis. De ce fait "le ver de la grappe" y était presque inexistant.

Mais revenons à Bourquin. Marié deux fois, il avait eu de nombreux enfants mais n'en logeait aucun chez lui. Lorsque je lui demandais : - Père Bourquin, combien avez-vous eu d'enfants, il me répondait : - De la première de mes femmes j'en ai eu 4, mais la deuxième, elle m'en a fait cinq! - Qu'est devenue la Marguerite qui attachait si bien la vigne? - Oh! disait-il, elle est par Genève, j crois bien qu'elle fait le trottoir! - Et la Louise que j'ai vue une ou deux fois chez vous? - Oh! elle a marié un mec par Chaux-de-Fonds! - Et le Fritz qui faisait un apprentissage de maréchal à Travers? - Ma foi, il est à Witzwil! - Mais père Bourquin, pourquoi ne les avez-vous pas mieux élevés vos enfants? - Ils me les ont tous pris pour les mettre à l'orphelinat de Dombresson, comment voulez-vous qu'on les élève dans des établissements comme ça?

A défaut d'enfants, Bourquin élevait des lapins dans un minuscule clapier. Un jour de juillet, par un chaleur torride, il leur donnait précisément quelques laitrons flêtris. Je lui dis : - Vous devriez leur donner un peu d'eau à ces pauvres bêtes. - Oh! il ne faut jamais leur donner à boire aux lapins, ils attrapent le gros ventre! (Un autre de mes vigneronns leur donnait du café au lait, ils s'en trouvaient fort bien). - Et vous, si on vous supprimait vos litres de piquette que diriez-vous? - Oh! l'homme est ainsi fait pour la supporter!

Notons que la piquette était en ce temps-là la grande boisson des vigneronns. Au moment des vendanges, ils se procuraient à bon compte ou gratuitement des pains de

marc que l'on sortait du pressoir pour la distillation. Ce marc, il le faisait macérer dans des gerles avec de l'eau additionnée de sucre. En fermentant, cela produisait une boisson plus ou moins alcoolique suivant la quantité de sucre employée. Certains vigneronns en consommaient de grandes quantités. Actuellement, ils préfèrent le thé ou le café au lait qu'ils apportent à la vigne dans des thermos mais le vin n'est pas exclu; ils s'en procurent à bon marché et ne craignent pas un gros vin rouge espagnol car le "Neuchâtel" est cher comme boisson courante.

Un ami de Bourquin surnommé "Pommeau" parce qu'il tenait la chevillièrre lorsque, en ma qualité de commissaire viticole, je mesurais les surfaces reconstituées, buvait énormément. Aussi atteint d'une cirrhose du foie au dernier degré, l'avait-on interné à Perreux. Bourquin disait : "Il ne serait pas mort Pommeau, si ils y avaient donné à boire à Perreux, il s'est desséché! Le père Bourquin ronchonnait souvent. Un jour qu'il sulfatait avec un copain, je l'entends dire : "Tu peux sulfater comme tu veux, il t'engueulera toujours." Alors je lui dis : - Je ne vous ai jamais engueulé, mais je tiens à ce que les sulfatages soient bien faits. C'est la seule manière de sauver une récolte.

Je gérais aussi des vignes d'autres propriétaires, par exemple celles des Merveilleux, là exactement où se trouve le temple des Valangnnes, celles de l'Hoirie Chambrier voisines, celles de MM. Pierre de Meuron et Boy-de-la-Tour à Maillefer et Saint-Blaise. Pour cultiver ces vignes j'eus, durant une année, le fameux Mühlematter. C'était avant qu'il s'installe à Cortaillod. Je n'eus jamais de pire vigneron!

Un jour que M. de Meuron était allée avec sa femme à Saint-Blaise, lors des vendanges, cette dernière, toujours tirée à quatre épingles et fort joliment chaussée,

s'approche de la vigne avec précaution fixant son chemin avec son face-à-main de peur de se salir aux abords un peu boueux de la porte. Le vigneron Paul Sandoz, dit "Le gros Paul", s'avance : "Faites attention Madame de Meuron, c'est plein de merde par ici!" Le couple entre dans la vigne et mange quelques grappes. La troupe des vendangeurs crie : "Brandard! brandard!" Le brandard est au pied de la vigne et boit un verre avec le charretier. Alors le gros Paul dit à un gamin : "Va voire dire au Milan de s'amener avec sa brande". Pierre de Meuron demande alors à son vigneron : "Qui est-ce le Milan? - C'est mon frère, pardine! - Pourquoi l'appellez-vous le Milan? - Parce que ce n'est pas un aigle!...

Je gérais aussi les vignes Terrisse et j'avais remarqué qu'un blaireau s'y était introduit. J'avais convoqué à 8h le vigneron Bernasconi (qui avait le plus bel accent neuchâtelois) pour examiner avec lui de quelle manière on pourrait barrer le chemin à cet animal. Mon homme s'approche en titubant. Je lui reproche son ivresse à cette heure matinale. C'est, me repliquet-il, que j'ai travaillé cette nuit au pressoir de M. Clottu, alors vous comprenez, c'est le gaz!

Ritzmann est un bon vigneron, il soigne tout particulièrement bien les jeunes plantées qui progressent rapidement. Les travaux sont faits régulièrement et les récoltes en bénéficient. Malheureusement, il boit trop. Comme la vigne qu'il cultive se trouve à mi-chemin entre Auvernier et Serrières, il a le choix pour éteindre sa soif. Il se rend à bicyclette à la "Croix Blanche" de ce dernier village pour y boire trois décis, naturellement renouvelés. Il apprécie le bon vin et va aussi à Auvernier pour chercher un litre à l'encavage. A peine de retour à la vigne, il en goûte le contenu et y revient souvent de telle sorte que je le trouve en fin d'après-midi sérieusement pompette. Je lui reproche cet état trop fréquent, mais il me répond : "C'est si bon!

M'sieu Montmollin et puis vous savez, quand le camion de la Brasserie Müller passe, je fais signe au chauffeur que je connais" - Et vous buvez encore de la bière, lui dis-je? - Mais non, vous savez derrière le camion il y a une remorque pleine de glace. Alors le chauffeur s'arrête et m'en casse un morceau; je le mets avec le litre dans mon seau à sulfate et c'est encore bien meilleur!

Mon père occupait dans ses vignes des Parcs le vigneron Alphonse Monnard habitant le Suchiez, petit hameau agrippé sur la pente du Chanet au-dessus du Vauseyon et tout entouré de vignes en cette fin du XIXe siècle. C'était le fief des Rognon, tous vignerons des familles de Neuchâtel et grands buveurs. La bonne clientèle des deux cafés ouverts l'un à la Croisée des routes des Gorges du Seyon et de Peseux - il n'existe plus - l'autre au bas de l'Avenue de Beauregard : le café du Vauseyon.

Le Suchiez et toute la pente du Chanet sont occupés maintenant par toutes sortes de maisons familiales et locatives.

Mon père cherchant son vigneron Monnard, le rencontre titubant sortant du café. Il lui reproche son état constant d'ébriété. Au Vauseyon, il y avait encore des vaches. Justement on les abreuvait à la fontaine toute proche. "Vous voyez ces vaches, dit mon père, quand elles ont assez bu, elles s'arrêtent!" Du tac au tac Monnard répartit : "Bien sûr, M'sieu Jean, de l'eau!"

Tous les propriétaires qui m'avaient confié la gérance de leurs vignes étaient libéraux, un seul radical : le Juge fédéral F.A. Monnier. Sa vigne s'étendait en bordure du sentier des Ribaudes. Un joli nom pour une vigne en temps de vendanges! Ce magistrat m'annonçait de Lausanne son intention de venir tel jour vendanger sa vigne. Pour cela, je devais aller m'entendre avec le vigneron qui habitait une petite maison au milieu des Parcs, quartier

alors complètement couvert de vignes. Je m'approche de la maison et j'entends par la porte de la cuisine entr'ouverte la femme qui crie d'une voix forte et avinée (elle se piquait fortement le nez) - D'abord! tous ces charognes de propriétaires qu'ils aillent se faire foutre! " Quel encouragement pour porter mon message! M'armant de courage, je frappe timidement à la porte. - Entrez! crie d'une voix forte la femme. M'attendant au pire, je pousse la porte. Mais la femme me voyant lève les bras et s'écrie : - "Eh! M'sieu de Montmollin, on parlait justement de vous!!

* * *